

Dimitrios I^{er}, patriarche de Constantinople

(1972-1991)

par Antoine PAPIAS*

Aussitôt connu le décès du patriarche œcuménique, S.S. Dimitrios I^{er}, survenu le 3 octobre dernier, des dizaines d'articles ont paru dans la presse. Le monde savait d'une conviction sûre ou pressentait confusément que venait de s'éteindre l'un des plus grands patriarches de Constantinople. Il fut, parmi les hommes de notre temps, l'un des plus charismatiques et, dans le même temps, l'un des plus humbles. Car le charisme de Dimitrios I^{er} fut d'être grand dans l'effacement, d'une grandeur perceptible aux seuls spirituels.

Il ne fut pas facile de succéder au prestigieux patriarche Athénagoras et de continuer ses audaces dans la recherche d'une unité chrétienne qui se révèle aussi difficile à réaliser que désirée de tous : il y fallait du génie. L'humble métropolitite qui venait d'être élu en 1972 — « parce qu'il fallait bien élire quelqu'un », pouvaient alors penser certains — allait-il être à la hauteur de cette tâche, ou serait-ce un pontificat de transition ? C'était, les deux décennies écoulées l'ont prouvé, compter sans l'Esprit-Saint. Car l'Esprit-Saint s'empara de lui.

Je voudrais ici essayer de mettre en relief trois aspects du pontificat de Dimitrios I^{er} : son souci de la catéchèse, la réforme du Mont-Athos et son obsession de l'unité qu'il porta avec l'extraordinaire grâce mystique qui lui fut accordée.

* * *

Le pasteur de son Église

Le grand et saint Concile de l'Église Orthodoxe qui est en préparation sera, a-t-on dit, plus qu'un concile législateur, un concile pastoral. Aussi le Patriarche œcuménique a-t-il voulu tout entreprendre pour

* Secrétaire de la Commission épiscopale pour l'œcuménisme en Turquie.

réussir la très difficile œuvre de sa convocation. Aux temps anciens, dans un Empire qui recouvrait les limites géographiques de l'Église, une telle convocation s'avérait facile, assumée qu'elle était par le pouvoir impérial. De nos jours ont surgi deux obstacles : l'un extérieur, celui des totalitarismes de l'Europe de l'Est ; l'autre, intérieur, celui dû à une conception de l'autocéphalie où l'Église locale, tentée parfois par le phylétisme, s'identifie à la nation et prétend à une indépendance absolue. Cet état de choses a pu faire dire à des esprits clairvoyants qu'humainement il est impossible de convoquer le Concile dans l'état actuel de l'Orthodoxie¹.

Mais les difficultés n'ont pas découragé Dimitrios I^{er}. Instruit par son expérience pastorale en Grèce, en Iran et à Constantinople, il savait que l'Église est peuple de Dieu et qu'aucune hiérarchie ne peut être dite telle si elle s'isole d'un peuple à enseigner et à sanctifier. Un concile pastoral lui paraissait indispensable. Il savait, lui que l'on n'a jamais vu plus heureux et plus rayonnant que quand il était parmi son peuple aux occasions qui lui permettaient de le faire, comme par exemple aux Vêpres qu'il présidait traditionnellement le 26 octobre en l'église St-Démètre, son ancienne paroisse, que l'Église est mère, même quand elle se doit d'enseigner. « *Mater et Magistra* » reprenait-il avec Jean XXIII qu'il avait approché à Istanbul avant qu'il ne devînt l'évêque de Rome.

Son expérience pastorale lui avait fait toucher du doigt l'impréparation des fidèles. Aucun *aggiornamento* ne peut être proposé tant que persisteront les préjugés populaires. Les paroles prononcées en 1982 à Chambésy par le métropolite Méliton de Chalcédoine au cours de l'homélie de clôture de la seconde Conférence pan-orthodoxe² étaient, dit-on, inspirées et voulues par lui : « Nous avons fait la découverte que vous aussi vous existiez... , vous tous que nous avons baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit dans le baptistère de la foi orthodoxe et que, par la suite, nous n'avons pas nourris de la catéchèse chrétienne. Nous nous contentions du Credo récité par le parrain ! Nous vous avons abandonnés à votre sort ! »

Pour le patriarche Dimitrios, l'avenir de l'Église orthodoxe et de son saint Concile passera donc par une foi vivante et dépouillée de ses scories, une foi pure et sans superstitions, telle qu'il la voulait pour son Église locale. Une telle foi serait porteuse de tous les espoirs de régénération spirituelle, de paix et de l'ouverture de l'Orthodoxie aux Églises-sœurs et au monde. Car il pensait qu'une Église ne peut être Église du Christ si son amour ne s'étend pas « jusqu'aux extrémités de la terre », comme il tint à le dire au pape Jean-Paul II, lors de sa visite à Constantinople en 1979 : « Nous avons senti arriver jusque devant nous, jusque

1. Cf. N. Lossky, « Préparation du Concile panorthodoxe », dans *Études*, 1977. vol. 347, pp. 265-276.

2. Cf. *Istina* XXX (1985), pp. 154-157.

devant notre responsabilité, l'attente anxieuse des chrétiens divisés, l'angoisse de l'homme sans Dieu et sans le Christ, la misère de tout un monde d'hommes sans droits humains reconnus, sans liberté, sans justice, sans pain, sans médicaments, sans instruction, sans sécurité et sans paix. »

En plein vingtième siècle, Dimitrios I^{er} a parlé le langage fort, concret et courageux des Pères de l'Église...

* * *

La rénovation du Mont Athos

Dimitrios I^{er} a cherché aussi la rénovation du monachisme orthodoxe sans être moine lui-même. N'est-on moine qu'en en portant l'habit ? Et la profession monastique n'est-elle pas, à l'origine, une réponse à l'invitation à la sainteté universelle ? Nous savons d'ailleurs qu'en Orient le moine, même l'hésychaste, n'est pas considéré comme « mis à part », mais comme « un évangile » que chacun lit et feuillette pour son édification. C'est pourquoi le patriarche Dimitrios qui était un pasteur jusqu'au fond de l'âme ne pouvait pas se désintéresser du danger de décadence qui risquait d'atteindre le monachisme dans l'Église qui lui avait été confiée.

Disparu ou presque dans les pays slaves, le monachisme ne se survivait plus guère à l'époque très sombre où il accéda aux responsabilités patriarcales, que sur la sainte montagne de l'Athos³⁰.

Le nombre des moines y avait considérablement diminué. Le Rossikon et le Skite de St André étaient pratiquement vides. Les autres monastères n'abritaient plus que des caloyers âgés. Les jeunes moines y étaient rares et très véritablement, une barbiche noire, parmi toutes les vénérables barbes blanches, attirait là-bas l'attention... Mais ce n'était là que le côté contingent du drame que vivait l'Athos. Le vrai, l'attristant drame de la sainte Montagne se trouvait dans une déviation de la tradition, fait auquel l'Orthodoxie s'est toujours montrée allergique. La ferveur monastique allait-elle disparaître, comme avait disparu physiquement le monachisme des Îles des Princes où le jeune Dimitrios Papadopoulos s'était ouvert à sa vocation, à Halki ?

Tout le monde sait que l'idiorythmie, si elle a été exigée par les circonstances historiques vieilles de quelques siècles, ne devait être qu'une concession provisoire dans l'Ordre monastique oriental. Or elle se survivait, tombant inexorablement en décadence. La famille autour d'un père spirituel, qui devait être sa structure de base, disparaissait faute de fils et parfois même de pères spirituels.

3. Nous ne considérons ici l'Athos qu'en tant qu'il se trouve sous la juridiction directe du Patriarcat œcuménique.

Mesurant le danger, le Patriarche œcuménique encouragea de toutes ses forces la troupe de jeunes universitaires qui dès 1976 venaient en foule demander l'habit monastique, à reconverter au cénobitisme les neuf derniers monastères idiorrythmiques. C'était là un acte courageux de retour aux sources patristiques et à l'idéal des origines, une résurrection de l'œuvre millénaire d'Athanase l'Athonite. Il faut se garder d'identifier idiorrythmie et vie hésychaste et de croire que Dimitrios I^{er} fut opposé à cette dernière. Un orthodoxe sait bien qu'elle peut s'épanouir dans les skites athonites et jusque dans la vie dans le monde.

Il chercha donc à rétablir une régularité plus adaptée aux besoins spirituels de tous. L'extraordinaire et les charismes sont le fait de l'Esprit, tel le rayonnement du P. Joseph l'Hésychaste mort en 1959 au monastère idiorrythmique de Vatopédi. Il a cependant été toujours plus aisé de trouver un higoumène respecté et suivi que cent spirituels charismatiques.

Aujourd'hui il n'y a plus sur la sainte Montagne que le monastère de Pantocrator à avoir conservé l'observance idiorrythmique, et cela sur le conseil du Patriarcat de Constantinople désireux de ne pas voir disparaître un témoignage de ce régime de vie particulier qui vit s'épanouir tant de vrais mystiques et de saints hésychastes.

Cette réforme du monachisme athonite aura sans doute d'immenses répercussions. L'inspirateur en fut Dimitrios I^{er} qui fut le premier patriarche de Constantinople à visiter à deux reprises la sainte Montagne de l'Athos. Sa dernière visite en 1990, fut d'ailleurs pour lui l'occasion d'affirmer avec force devant les représentants des vingt monastères souverains la vocation du monachisme à être, par le radicalisme même de son choix iconique, un pont entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident.

* * *

Le serviteur de l'Unité

Et nous voici conduits à parler de ce qui fut la tension unificatrice et oserais-je le dire, le côté le plus sensationnel du pontificat de Dimitrios I^{er} : l'obsession de l'unité. L'histoire de ses relations officielles avec les papes Paul VI et Jean-Paul II est trop connue pour qu'il y ait lieu d'y revenir ici. Je voudrais souligner surtout la qualité de ses rapports avec Jean-Paul II qui fut pour lui un interlocuteur privilégié, qu'il accueillit à Constantinople et qu'il appelait son frère, donnant à ce mot, autant que son sens ecclésiologique, une résonance d'amitié personnelle.

A Constantinople, lors de leur première rencontre en 1979 et de l'annonce officielle de l'ouverture du dialogue théologique, le patriarche Dimitrios affirma : « Notre but ultérieur et principal est non seulement

l'unité des deux Églises catholique romaine et orthodoxe, mais l'unité de tous les chrétiens en un même Seigneur et en la participation à un même calice ». Pouvait-on être plus clair et pouvait-il y avoir programme mieux défini ?

Comment et par quels actes Dimitrios I^{er} s'engagea-t-il dans le dialogue œcuménique ?

Ce fut d'abord, nous l'avons dit, l'ouverture du dialogue théologique avec l'Église de Rome.

Ce fut ensuite l'acharnement à ne jamais rompre ce dialogue, à ne jamais laisser perdre ce qui était déjà acquis d'unité ; je veux dire la maille des visites réciproques à Rome et à Constantinople, malgré les tentations, malgré les affrontements, et je pense ici à la plaie béante de l'uniatisme au flanc des deux Églises.

Ce fut, pour ceux qui pouvaient approcher le patriarche et pénétrer au Phanar, cette impression d'une souffrance silencieuse, partagée par tous, jeunes et vieux, devant les retards sans cesse renaissants d'une unité nostalgiquement poursuivie et qui semblait leur échapper toujours. Le mouvement propre à l'œcuménisme entre les deux Églises-sœurs semble être fait de joies partagées et de déceptions très fortement ressenties à Constantinople.

Ce fut aussi ces longs voyages apostoliques entrepris en 1987 malgré une santé déjà défaillante vers les Patriarcats historiques d'Alexandrie et de Jérusalem, et vers les Églises de sa mouvance, celles de Russie, de Serbie, de Roumanie, de Géorgie, de Pologne, de Grèce : voyages à dimensions pastorales et œcuméniques en vue du But⁴.

Mais le sommet du pontificat du patriarche Dimitrios I^{er} a été aux yeux de beaucoup cette messe du 6 décembre 1987 à St-Pierre de Rome *presque concélébrée* avec le Pape. Aucun patriarche, aucun évêque orthodoxe, depuis 1054, n'a tant approché de la communion, même pas, me semble-t-il, Athénagoras I^{er}. Aller, sur le même autel, aussi loin qu'il lui était permis et ne pas pouvoir se permettre d'aller plus loin ! Quelle souffrance, mais quelle expérience mystique ! Car si cette eucharistie ne put être entièrement concélébrée visiblement, elle le fut certainement au plan mystique. L'Église étant le corps mystique du Christ, l'expérience en est d'abord mystique et du domaine de la foi et elle n'est sensible qu'ensuite.

Telle fut la grâce que reçut l'humble et saint patriarche Dimitrios aux côtés du pape Jean-Paul II : avoir bu mystiquement au même calice comme il l'avait si ardemment désiré tout au long de sa vie. Puisse la réalisation visible et définitive de cette unité être donnée à son successeur et disciple, Sa Sainteté le patriarche Bartholomée I^{er} !

4. Cf. *Istina* XXXIII (1988), pp. 40-63.